

## I - Les mots d'amour

- « Je puis vous dire que je vous aime et n'ai même le temps que de cela. Je me porte bien. Ne soyez pas inquiet pour moi. Je voudrais bien vous savoir de même. Ecrivez-moi en chiffre par la poste à l'adresse de Mme Brown, dans une enveloppe double pour M. de Gougens. Envoyez les lettres par votre valet de chambre. Mandez-moi à qui je dois adresser celles que je pourrai vous écrire, car je ne peux vivre sans cela. Adieu, le plus aimé et le plus aimant des hommes. Je vous embrasse de tout mon cœur »

- « J'existe mon bien aimé et c'est pour vous adorer. Que j'ai été bien inquiète de vous, et que je vous plains de tout ce que vous souffrez de n'avoir point de nos nouvelles. Le ciel permettra que celle-ci vous arrive. Ne m'écrivez pas, ce serait nous exposer, et surtout ne revenez pas ici sous aucun prétexte. On sait que c'est vous qui nous avez fait sortir d'ici ; tout serait perdu si vous paraissiez. Nous sommes gardés à vue jour et nuit ; cela m'est égal. Vous n'êtes pas ici. Soyez tranquille, il ne m'arrivera rien. L'Assemblée veut nous traiter avec douceur. Adieu le plus aimé des hommes. Calmez-vous si vous pouvez. Ménagez-vous pour moi. Je ne pourrais plus vous écrire mais rien au monde ne pourra m'empêcher de vous adorer jusqu'à la mort. »

\*\*\*\*\*

Avant la mort de la reine, voici ce que Fersen écrit à sa sœur au sujet de la reine :

« ... Voici les cheveux que vous m'avez demandé s'il n'y en avait pas assez je vous en enverrai encore, c'est elle qui vous les donne et elle a été vivement touchée de ce désir de votre part. Elle est si bonne et si parfaite et il me semble que je l'aime encore plus depuis qu'elle vous aime... » (lettre de Fersen à Sophie Piper, 3 janvier 1791).

« ... Adieu adieu elle vous dit mille choses et partage bien tendrement vos peines, elle en pleure souvent avec moi, jugés si je dois l'aimer. Si vous avez un moyen pour qu'il soit simple que la bague que vous vouliez avoir soit faite ici, mandez-le moi et comment vous le vouliez faire faire, c'est elle qui le veut et qui veut vous la donner... » (lettre de Fersen à Sophie Piper, 17 janvier 1791).

Après la mort de la reine, Fersen « se lâche » dans son Journal et exprime clairement sa passion pour la reine. C'est ici :

« Je voudrais recueillir sur cette grande et infortunée princesse que j'aimerais toute ma vie, les détails les plus minutieux, tout d'elle m'est précieux. Oh, combien je me reproche mes torts envers elle et combien je sais à présent que je l'aimais. Eleonore ne la remplacera pas dans mon cœur, quelle douceur, quelle tendresse, quelle bonté, quels soins, quel cœur aimant et sensible et délicat. L'autre (Ndlr : Eleonore Sullivan) n'a pas tout cela... » (Journal de Fersen, 5 novembre 1793). Comme le fait justement remarquer Alma Söderhjelm « Comment Fersen aurait-il pu, souvent, comparer Marie-Antoinette à Madame Sullivan, cette aventurière qu'il jugeait vulgaire et illettrée s'il n'eût point existé entre elles une certaine analogie ? Et quelle analogie, sinon que ses relations avec elles eurent été analogues ? ».

« ... Le seul objet de mon intérêt n'existe plus, lui seul réunissait tout pour moi et c'est à présent que je sens bien combien je lui étois véritablement attaché il ne cesse de m'occuper, son image me suit et me suivra sans cesse et partout je n'aime qu'à en parler à me rappeler les beaux moments de ma vie hélas il ne m'en reste que le souvenir mais je le conserverai et cela ne me quittera qu'avec la vie. J'ai donné commission d'acheter à Paris tout ce qu'on pourroit trouver d'elle, tout ce que j'en ai est sacré pour moi ce sont des reliques qui seront sans cesse l'objet de mon admiration constante... » (lettre de Fersen à Sophie Piper du 17 nov. 1793).